

Laure Charpentier

Un ange  
de lumière

*roman*

Denoël



# Un ange de lumière

**DU MÊME AUTEUR**

**Gigola, 1972, J.-J. Pauvert**

**L'amour en plus, 1976, éd. Stock**

**Le cœur qui flanche, 1979, éd. Stock**

**Vanessa-la-Sologne, 1980, Presses de la Cité**

**Toute honte bue, 1981, éd. Denoël**

**Dans l'enfer de l'alcool, 1986, éd. Garancière**

Laure Charpentier

Un ange  
de lumière

Denoël

*roman*

**© by Éditions Denoël, 1990**  
**30, rue de l'Université, 75007 Paris**  
**ISBN 2.207.23666.8**  
**B 23666-1**

**A ma fille**





## PREMIERE PARTIE

« La force sexuelle est une énergie que l'on peut comparer au pétrole : les ignorants et les maladroits sont brûlés, tandis que ceux qui savent l'utiliser, les initiés, volent dans l'espace. »

OMRAAM MIKHAEL AIVANHOV,  
*La Force sexuelle ou le dragon ailé.*



*20 décembre.*

Le sexe d'Amaury me pénètre délicieusement. A la veille de mes quarante ans, je m'offre en exergue ce tendre nocturne en duc mineur... Il est bien, mon petit duc, rien à dire, excepté le cri d'un vertige partagé.

Mon pauvre enfant, si par bonheur tes aïeux nous aperçoivent, nul doute qu'ils détournent leurs grises paupières vers les tombeaux glacés des amours interdites.

Ton foulard a glissé contre ma hanche à demi nue. J'ai toujours savamment cultivé ces semi-nudités. Détesté l'agression d'un corps dénudé qui ne sait plus frôler. Je sens sur ma peau cette soie qui frissonne en lui rendant sa caresse.

Les jeunes reins déversent en moi leur onde de fête, fontaine de jouvence à nulle autre pareille. A cet instant sacré je me sens porteur du Tout. Un rien porteur du Tout. Atome relié à l'univers par la toute-puissance de cette semence reçue et conservée.

L'Amour est pouvoir. Toujours. Ça pousse comme du

chiendent, l'amour, ça inonde, ça jaillit des ventres pour mieux y retourner, ça éclabousse de vie, ça pollue et ça régénère, c'est comme une source de bienfaits dont on ignore l'existence et que le monde dit civilisé s'évertue à refouler au nom des sacro-saints principes de l'hygiène et du tabou des maladies...

Bonjour capotes, adieu magie !

Mystère insondable des étreintes humaines, pourquoi diable vouloir en décoder tous les arcanes ? A quelle race appartient le jeune dieu qui soulève le rideau des alcôves ? De quelle subtile et ténébreuse essence est-il issu ? Arrive-t-il même que les amoureux s'en émeuvent ?

Le temps m'a appris à jouer du mystère comme on joue d'un abat-jour ou d'un violoncelle, à jouir d'un contre-ut à l'ombre rutilante d'un brocart. Il m'arrive souvent de fermer les yeux sous l'effleurement d'une caresse jamais donnée, mais parfaitement reçue.

C'est ensuite qu'on devrait décider si oui ou non il convient d'aller plus loin... Vers cette étreinte convoitée, hélas trop rare dans son absolue beauté. Je pense ce soir à ces cuisses que je n'ai pas su refermer à l'instant où il eût convenu qu'elles se refermassent... Pourquoi gaspiller cette énergie, aussi explosive que fragile, aussi destructrice que régénératrice, en de vains tâtonnements ?

J'ai toujours plaint les ventres secs. Les sexes mous. On ne devrait faire l'amour que le ventre trempé de désir.

L'image de Pauline s'impose à moi. Douce amie qui s'acharne à m'offrir des tulipes blanches et roses. Sempiternelles et stupides fleurs figées sur leurs raides tiges prétentieuses. Semblables à la petite Pauline dont le

cou maigre aime à s'entortiller dans de vagues broderies jaunies par le temps. Est-elle un monument de frigidité ou ne cultive-t-elle qu'une grise apparence ? Il suffirait sans doute d'une ombre plus douée ou plus courageuse que les autres... et ton cou de héron redeviendrait flexible. Tu remplacerais les brassées de tulipes par des gerbes de roses ou de pétunias, non, plutôt des géraniums... C'est bien, les géraniums ça éloigne les moustiques. Ça te protégerait des ignobles piqûres de ton moustique de mari... Edouard en moustique, l'image me fait sourire.

Ton mari est aussi con que le mien est malade. C'est-à-dire de façon absolue. Sans appel. Chacun d'eux s'est enfermé dans une sorte de mutisme nombrilique où plus personne n'ose s'aventurer de peur d'en mourir. Lorsqu'on vit avec — ou plutôt malgré — des hommes de ce type, on se voit peu à peu englouti dans les replis du néant.

Lorsque tu marches, Pauline, tu serres les fesses et ça se devine. Sais-tu que la morale est inversement proportionnelle à la peau des fesses ? Plus la première s'amollit, plus la seconde devient rigide. Au fait, Pauline, peut-on déceimment évoquer tes fesses sans te voir rougir ? Je parie que tu as toujours accompli ton « devoir conjugal » en chemise de finette ! Bien fait pour le moustique Edouard qui me paraît tout à fait mûr pour l'abbaye. Je l'imagine parfaitement en robe de bure, le frère Edouard. Sans le moindre son au niveau du nœud... de la cordelière.

En matière de sexualité, le frère Edouard n'aura vraisemblablement vécu que l'éjaculation précoce de trois spermatozoïdes boutonneux qui lorgnent déjà en direc-

tion de mon jardin secret le plus précieux, j'ai nommé ma fille : Sybil.

Mais oui, Amaury, je vous écoute. Je ressens même une vague tendresse pour cette mère pâle qui vous mange la moitié de la joue gauche... Vous êtes un jeune amant délicieux, mais un piètre poète. Vos vers m'ennuient et votre conversation m'endort. J'aimerais, un jour ou plutôt un soir, que vous le compreniez sans que j'aie le douloureux besoin de vous le faire comprendre... Vous ressemblez à un page : mon page de garde.

Tout de même, Pauline, tu me préoccupes... Et si je te déguisais un soir en courtisane ? Jeune libertine mal enjambée qu'on fouette par désœuvrement et qui accepte de montrer ses fesses au tout-venant ? La tentation est forte... J'espère bien que tu jouirais, petite salope, pour une fois que tu dévoilerais ton petit derrière sans serrer le croupion ! Des fesses que j'aurais fait saigner de honte, ma douce Pauline, sans oublier tes seins éclaboussés de gouttelettes pourpres... C'est vrai que tu gueulerais si je réussissais à écarter le cuir de tes tabous ?

« Iris, à qui pensez-vous ? Vous tremblez... »

Chut, Amaury, rayez une fois pour toutes l'idée que vous êtes unique ! Je reste le maître, ne l'oubliez jamais !

Mes doigts le font taire. Sa langue s'enroule autour de mon index qui le rejoint en d'autres zones. Pauline s'efface au profit d'Amaury. D'une caresse plus appuyée, je le reprends contre moi et cache mon visage dans la soie de sa chemise. Il dégrafe mon corselet de velours, mais j'ai envie d'autre chose et il ne le devine pas.

Petit duc, vous êtes mon dandy préféré. Un beau matin, je vous glisserai derrière les vitres de ma biblio-

thèque, lorsque le désir aura desséché mes paumes et que votre culotte de satin blanc virera à l'ivoire. Je vous époussetterai d'un plumeau hâtif, le samedi, entre les cuivres et l'argenterie. Une fois par mois environ, je vous baisera la tempe, là où frise la perruque blonde, et vous fermerai les lèvres d'un baiser. Rien de vulgaire en vous, mon bel aristocrate, vous semblez né pour la soie comme je le suis pour le plaisir... J'ai dû vous rencontrer déjà au détour d'une alcôve libertine, sans doute sous le règne de Louis le Bien-Aimé. Heureusement qu'il reste quelques alcôves du même type en ce bas monde où Louis XV continue de sévir, puisque le plaisir n'est pas mort... Sa majesté Plaisir, je vous baise dévotement l'entrecuisse !

*21 décembre, 9 heures du matin*

Il m'arrive certains matins d'accompagner Sybil au collège... Hélas, je ne rencontre que des ombres. J'ai beau tenter d'accrocher un regard, de déclencher une quelconque expression sur ces visages arrachés au néant... Rien. Une masse de riens rassemblés en un grand tout. Ou plutôt ce qu'ils appellent le tout. Ces êtres-là appartiennent au royaume des morts. Ils ont perdu leur barque et naviguent sans regard... Le regard, trait d'union entre l'homme et son Dieu. Mais où donc est Dieu si l'homme ne reflète plus ? Holà ! « grand architecte », qu'as-Tu fait de Tes idées sacrées ? Faire « l'homme à Ton image », ça, c'était un scoop... mais l'œuvre est ratée, cher maître, on T'a floué sur plan et Tu m'en vois bien triste. Est-ce

Toi ou Satan qui as pétri ces faces de merde grise que rien n'égaye ? Qui donc les a branlés cette nuit, si ce n'est une poigne de démon esclavagiste acharné à les détruire ?

Bande de masturbés des matins blêmes, vous me gênez comme une crotte de chien sur la pelouse d'un château !

*22 décembre*

J'ai emmené Sybil au cinéma voir le très beau film *Mission*. J'avoue avoir très mal supporté l'explosion de l'ostensoir sous le tir des balles jésuites. L'Eglise tachée du sang de ses prêtres, quelle tare ! Prélats pontifiant sous l'hermine, je vous hais, vos mitres sont ruisselantes de haine et d'hypocrisie, vous n'êtes que des cloportes !

Décidément, je n'aime pas l'Eglise. Pas plus que je n'aime ceux qui la servent ou la représentent. Je n'ai jamais supporté tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une institution. L'Eglise évoque pour moi un troupeau de moutons bêlant vers une multitude d'abattoirs, tous aussi sinistres les uns que les autres. Sorte d'holocauste collectif que des anges noirs bénissent du bout d'un goupillon sans âme... Mon Dieu, si seulement vous n'aviez pas choisi Pierre comme pasteur de votre peuple ! Choisir un renégat, quelle folie !

Ma race juive ne m'a jamais gênée, contrairement à ma mère qui a tout fait pour l'oublier au bénéfice de la religion catholique. Ma chère et pauvre mère qui me faisait agenouiller chaque soir sur le velours fané d'un



prie-Dieu pour mieux entonner « Je suis chrétien, voilà ma gloire », ou bien encore « Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver ». Prières destinées avant tout à me rendre humble. Ma mère y tenait beaucoup : point de salut sans humilité. Avait-elle conscience de la nature indomptable qu'elle avait enfantée ? Ma mère, elle, était humble. Ça lui était venu en même temps que ses yeux bleus. Sa silhouette effacée avait hanté mon enfance, puis mon adolescence. Mon père n'avait pas résisté à cette masse d'humilité. Semblable à Matisse qu'il évoquait souvent, il avait fui vers d'exotiques paysages qui apparemment avaient su le retenir. Ma mère s'était muée en pisse-vinaigre. Mon père ayant sagement décidé d'aller pisser ailleurs, je suis née entre les deux sans trop comprendre ce qui les avait rapprochés... Je reste persuadée, quarante ans plus tard, que ma mère a toujours ignoré l'orgasme.

### *Plus tard*

Ce n'est pas le mariage qui est sacré, mais l'amour.

Fermer les yeux sur les pulsions amoureuses de son conjoint, c'est faire preuve de civilisation. Surtout lorsqu'elles ne vous sont point adressées.

Seule une grande passion amoureuse — attention, « amoureuse » implique la joie du sexe et l'exultation

de l'âme ! — réclame de la part des deux amants une absolue fidélité.

Les règles du mariage n'ont réussi à ouvrir qu'une seule voie : celle de l'adultère.

Demain, j'ai quarante ans. Pierre va oublier la date et je risque fort de me retrouver seule devant un gâteau concocté par Sybil et ma vieille Polenta. Si seulement Pierre pouvait veiller une heure en ma compagnie !... signé JÉSUS.

*23 décembre, 23 heures*

Ainsi vais-je vivre cette nuit-charnière — d'aucuns appellent ça vulgairement une soirée d'anniversaire — au chevet de Pierre ! Non seulement il a oublié la date, mais il n'a même pas daigné se lever. Il a passé une journée grise et inodore, vauté dans la sueur de ses draps brodés, l'œil brillant d'une fausse fièvre que je connais bien et contre laquelle je ne lutte plus. Je me suis réfugiée dans ma chambre à vingt heures, non sans avoir dégusté une bouchée du gâteau au chocolat dont les blancs d'œuf avaient mal tourné. Vive Sybil et les cours de cuisine de la bonne sœur qui ressemble à Hervé Bazin en plus moche !

Pourquoi Pierre est-il venu gratter à ma porte alors que je commençais à me sentir bien en compagnie de

ma bonne George... Les lettres d'amour de George Sand à Chopin, quel régal !

Fut un temps où je me vivais comme la douce réincarnation de cette chère George. J'ai même commencé à fumer le cigare en son honneur. Puis j'ai arboré des pantalons de velours bouffant. J'ai caressé ma première femme à la lueur de Nohant... et enfin, comble des ressemblances, je suis tombée sous le charme du teint blafard d'un jeune marquis : Pierre de Brioude. Commença alors la ronde des vésicatoires et des ampoules buvables. A ta santé, ma George chérie ! « Pour ce qui est du mariage ou de quelque union qui y ressemble, ce serait la mort de cette âme d'artiste. »

J'avoue avoir eu chaud aux moustaches...

« Iris, je t'en prie ! »

Oui, Pierre, j'arrive... J'enfile un peignoir et je vous rejoins ! Ce n'est pas ma quarantaine que je fête ce soir, mais mon centenaire !

Lorsque Pierre me tutoie, c'est qu'il est réellement malade. Vestige d'une caste éclatée, quatorzième génération d'une longue suite de chevaliers empanachés de plumes, pénis érigés sur blasons d'azur, je vous salue ! et je m'apprête à recoucher le petit dernier en étouffant un bâillement.

*Sempre victus...* Toujours vainqueur ! En avant, l'ost du Roy ! Sus au tombeau du Christ, minute, j'enfile mon armure et je planque mon visage défait sous le heaume rutilant des croisés...

« Iris, je me sens mal, tu sais... Mais non. tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ! J'ai encore fait ce maudit rêve... »

Je tapote les oreillers, je verse quelques gouttes d'*Habit rouge* aux quatre coins d'un mouchoir... Immuable rituel de George au chevet de Frédéric.

Pierre ne va pas manquer de me raconter par le menu l'éternel cauchemar qui hante ses nuits : sa tête, décollée d'un corps qui ne le porte plus, roulant dans une corbeille de sciure rouge, face à une horde ricanante de tricoteuses... A chacun son destin, que diable ! Si les tricoteuses se mettaient à recoller des têtes qui ne rougiraient plus la sciure des corbeilles, c'en serait fini de la république ! Autant je me sens proche de Louis XV, autant Pierre colle viscéralement au douloureux destin de Louis XVI.

Mon mari hume Guerlin, avale une tasse de tisane au miel que je lui ai réchauffée — quel anniversaire, merci mon Dieu ! — et referme les yeux, comme apaisé. J'allume une Sobrania, je passe les doigts dans mes cheveux et je feins d'écouter le récit que je connais par cœur.

Je n'aime pas Pierre, ou plutôt je ne l'aime plus, mais je ne le quitterai sans doute jamais parce que je sais qu'il a besoin de moi pour sous-vivre.

Et moi, de qui ai-je besoin ?

Aucun être ne me comble. Aucune philosophie ne me paraît suffisante si elle est prise isolément. Si je veux jouir d'un semblant d'équilibre, il me faut sans cesse cultiver le pluralisme. C'est sans aucun doute ce qui m'a sauvée du mariage-nauffrage.

Machinalement, je murmure : « Pierre, il faut dormir ! »

Dressé comme si un dard l'avait piqué où je pense — au fait, j'ai complètement oublié la morphologie du



Laure Charpentier

# Un ange de lumière

Juive convertie, artiste peintre et marquise, Iris Wolf retrace, par le biais de son journal, le récit d'une initiation, la quête spirituelle d'une femme écartelée entre les alcôves, les loges maçonniques, l'ésotérisme et le regard purissime d'un Padre Pio. Un jour, Iris rencontrera son ange de lumière, et, sous l'effleurement de ses ailes, elle basculera aux confins d'elle-même, vers l'absolue beauté de son Dieu retrouvé.

Chacun de nous porte au tréfonds de lui-même cet "Ange de lumière", il lui suffit bien souvent de l'évoquer, puis de l'invoquer pour qu'il apparaisse et nous irradie de sa céleste splendeur.



B 23666-1  2.90  
ISBN 2.207.23666-8  
89 FF TTC